

Un homme fâché, irrité par le monde alentour : c'est dans cet état que **Jan Lauwers** dit avoir commencé l'écriture de *Place du Marché 76*. Le metteur en scène belge assume son côté « éponge », absorbant tout ce qu'il voit et ressent pour le passer au tamis d'une intelligence critique et sensible. Éponge humaniste et libre penseur, se permet-on d'ajouter, tant il se méfie des catégories et des raccourcis, considérant les hommes avec leurs grâces et leurs médiocrités, sans jugement ni complaisance. Pour approcher au plus près cette poésie de l'expérience humaine, son œuvre recourt à tous les moyens du théâtre : ses spectacles s'apparentent ainsi le plus souvent à des performances musicales, chorégraphiques et plastiques, toujours tendues par une narration épique. Ici, le théâtre montre son masque du doigt : les acteurs s'adressent au public, ils tiennent leurs costumes dans leurs mains plus qu'ils ne les endossent, les décors constituent un agencement de signes plutôt qu'ils ne figurent la réalité. Jan Lauwers compose en effet des espaces-temps non situés, où se superposent des couches de réel, de fiction et de mythologie. C'est la marque de fabrique de la Needcompany, troupe qu'il a fondée en 1986 avec Grace Ellen Barkey, caractérisée entre autres par la multiplicité des disciplines et des langues qu'elle utilise et valorise. La majorité des interprètes de *Place du Marché 76* était déjà présente en 2004 au Festival d'Avignon dans *La Chambre d'Isabella*, puis en 2006 dans *Le Bazar du homard*, les deux premiers volets du triptyque *Sad Face | Happy Face* présenté, avec *La Maison des cerfs*, dans son intégralité au Festival en 2009.

www.needcompany.org

Entretien avec Jan Lauwers

Les situations et les personnages sont nombreux dans *Place du Marché 76* : toute une communauté de villageois, qui doit faire face à des événements malheureux, venus de l'extérieur comme de l'intérieur. Quel a été le point de départ de cette nouvelle création de la Needcompany ?

J'ai commencé à écrire cette pièce alors que j'étais quelque peu fâché, irrité par l'état actuel du monde qui m'entoure. Je me suis toujours positionné comme un artiste qui observe la société et qui, ensuite, fait part de ses observations et interrogations. À travers *Place du Marché 76*, je voulais parler de cette population que l'on désigne par l'expression « quart-monde », c'est-à-dire les pauvres, les sans-abris, les illégaux, les réfugiés. Le premier personnage que j'ai imaginé pour cette pièce est un balayeur, en uniforme orange, qui connaît tout le monde au village. Dans nos pays développés, il y a partout des immigrés comme lui qui nettoient nos rues. Ce personnage m'a été inspiré par un homme originaire de Mogadiscio en Somalie, que j'ai rencontré sur les trottoirs de Bruxelles. Dans son pays, il était médecin ; ici, il est balayeur. Comment pouvons-nous tolérer une telle situation à une aussi grande échelle, en particulier en Europe ? Mais si cette pièce a, bien entendu, une visée politique, le plus important reste assurément le théâtre. Comment fabrique-t-on le théâtre aujourd'hui ? Comment peut-on, à travers lui, communiquer avec le public sur des thèmes parfois aussi délicats que ceux de *Place du Marché 76* ? Selon moi, le théâtre est l'occasion de tendre un miroir aux spectateurs afin qu'ils s'interrogent. Ce qui se passe entre les villageois et les étrangers de la pièce illustre un conflit relativement courant, dont les manifestations sont particulièrement préoccupantes aujourd'hui.

Cherchez-vous à réveiller le public ?

Je conçois le théâtre comme un rituel qui repose sur un échange d'énergie avec les acteurs et les spectateurs et qui engage autant les uns que les autres. Il est indéniable que *Place du Marché 76* interpelle le public sur un sujet très sérieux, mais je ne suis pas pour autant un prédicateur. Je me contente de montrer des situations, sans commenter ni juger. Je cherche à poser des questions, mais surtout pas à heurter. Le monde est tellement choquant qu'il me paraît important, dans le domaine de l'art, de ne pas choquer inutilement. Le balayeur et l'immigré sont comme tous les autres personnages, comme nous tous. Ni pires, ni meilleurs. Si je suis très inquiet au sujet des processus de criminalisation des étrangers au sein des démocraties européennes, en particulier des immigrés sans papiers, c'est que je considère qu'il n'y a pas de différences entre les individus, mais uniquement des différences de situations.

Le village voit dans l'étranger qui arrive une menace, mais ce n'est pourtant pas lui qui met en péril la communauté...

Il n'y a pas d'un côté les bons et de l'autre les méchants : la réalité est beaucoup plus compliquée. Je veux prendre le contre-pied de nos sociétés, où tout est présenté en noir et blanc.

La micro-communauté de *Place du Marché 76* est confrontée à une explosion, à un suicide, à un crime pédophile : les malheurs semblent s'y accumuler...

J'ai en effet imaginé un village où toutes les catastrophes possibles adviennent en même temps. On peut considérer que c'est peu vraisemblable, que c'est exagéré, mais, en réalité, les événements se déroulent ainsi. Chaque jour, des drames différents, naturels et sociaux, intimes et mondiaux, se superposent, se succèdent. Au moment où je m'entretenais avec ce balayeur de Mogadiscio dans la rue à Bruxelles, Marc Dutroux, en prison depuis dix ans, réclamait sa libération et la Belgique était au bord de l'implosion. Tout s'entremêle : ces différentes réalités me surprennent dans mon quotidien, au même moment. On peut voir le spectacle comme un hommage à l'humanité, dont les membres persistent à survivre, avec leurs joies et leurs peines, même lorsque les catastrophes s'enchaînent. C'est pourquoi le ton n'est ni pessimiste, ni cynique. Quoi qu'il arrive, les personnages de la pièce continuent d'avancer. Comme dans la vraie vie.

Le bateau qui, à un moment de la pièce, tombe du ciel pour secourir les habitants du village, constitue tout de même une image assez invraisemblable ?

Pas tant que ça. Après un ouragan ou un tsunami, nous voyons régulièrement à la télévision des bateaux dans les arbres ou sur les toits des maisons. Je trouvais cette image fantastique. Ce bateau est construit avec de vieux pneus de voiture et avec des jeux d'enfants gonflables. Il s'agit bien sûr d'une évocation des *boat people*.

La musique, écrite par trois compositeurs, est extrêmement présente. Comment avez-vous travaillé ensemble ?

Les trois compositeurs ont chacun reçu la commande d'une partition correspondant à une des saisons qui rythment la pièce et le quotidien des habitants du village que nous suivons sur l'espace d'une année. Rombout Willems a eu en charge le printemps et l'été, Maarten Seghers l'automne et Hans Petter Dahl l'hiver. Je les ai laissés complètement libres. Je voulais trois pièces différentes mais, par malheur ou par magie, l'ensemble qu'ils ont constitué sans se concerter est très homogène. Cela m'a d'autant plus surpris que leurs styles sont vraiment différents : Rombout Willems est un compositeur plutôt classique, Hans Petter Dahl signe une musique plus pop alors que Maarten Seghers évolue sur des terrains plus expérimentaux. Étonnamment, si leurs propositions sont singulières, elles deviennent complémentaires et cohérentes, notamment grâce à leur appropriation par les acteurs.

Comme dans toutes vos pièces, les acteurs de *Place du Marché 76* chantent et dansent autant qu'ils jouent. Comment parviennent-ils à une telle polyvalence ?

Nous travaillons tous beaucoup, en particulier pour les chansons, composées pour une dizaine de voix. Si la danse semble à première vue moins présente dans cette pièce que dans les précédentes, chaque mouvement, comme chaque élément de décor et chaque phrase ont été parfaitement calibrés. Le tout est, en plus, très souvent interprété dans trois ou quatre langues. Les acteurs de la Needcompany sont capables de tout ! Blague à part, la sélection pour entrer au sein de notre compagnie est particulièrement ardue. Il faut dire aussi que nous nous connaissons tous extrêmement bien. La quasi-totalité des artistes présents dans *Place du Marché 76* étaient déjà présents dans *La Chambre d'Isabella*, créé en 2004 au Festival d'Avignon. Nous formons une micro-société, dont certains membres travaillent ensemble depuis vingt-cinq ans. Travailler au sein de la Needcompany n'a rien à voir avec une expérience professionnelle classique : il s'agit d'un véritable choix de vie. Nous sommes en tournée deux cents jours par an. Il faut donc accepter les conséquences sociales parfois cruelles d'un tel engagement. Cette relation intime a une influence extrêmement importante sur le travail de création. J'écris sur la peau des acteurs, qui est, à mon sens, la peau du monde. Lorsque j'entreprends l'écriture d'une histoire, j'ai déjà ses protagonistes en tête. J'écris le texte seul, puis je le présente aux acteurs qui s'en emparent. Dès cet instant, je cesse d'être auteur pour devenir une sorte de coach, un metteur en scène. Réalisé par Ana Brzezińska, un documentaire récent propose un point de vue sur notre façon de travailler et les relations que nous entretenons. Il s'agit de *I Want (NO) Reality* qui sera présenté cet été, dans le cadre des Territoires cinématographiques du Festival d'Avignon.

Dans vos pièces, les acteurs n'incarnent pas à proprement parler leurs personnages. Ils sont tour à tour, ou en même temps, des acteurs, des personnages, des symboles.

C'est le point de départ essentiel de mon travail. Il y a beaucoup d'acteurs de formation classique qui ne peuvent pas jouer sur ces trois niveaux de présence. Ils produisent un jeu psychologique et c'est tout. Pour moi, un acteur est un performeur qui présente un personnage tout en étant lui-même. Il doit être capable d'en donner différentes couleurs, différentes nuances. L'un des principes esthétiques de la Needcompany réside dans le fait que nous essayons de présenter les choses, et non pas de les représenter. Il s'agit presque d'un autre métier. C'est parce que j'écris sur la peau des acteurs qu'ils peuvent présenter des personnages, des situations, tout en restant eux-mêmes à cent pour cent. C'est sans doute la raison pour laquelle les spectateurs s'imaginent souvent que tout est improvisé dans nos spectacles. C'est à la fois une insulte incroyable et un compliment fabuleux. Cela signifie que les acteurs jouent parfaitement car, en réalité, il n'y a aucune once d'improvisation dans le déroulement de mes pièces.

Le recours simultané au théâtre, à la danse, à la musique et à la vidéo constitue-t-il aussi un procédé de mise à distance ?

Il s'agit de la stratégie de l'*off centre* : je fais en sorte qu'il y ait toujours simultanément différents centres, différentes sources d'énergie sur le plateau. John Cage a été le premier à multiplier ces centres. Pour cela, il faut recourir à divers moyens : le jeu, la musique, la danse, le décor, etc. Alors que dans le théâtre conventionnel, le regard se concentre sur un point unique, je cherche, quant à moi, à multiplier ces points d'accroche. Lorsque l'on se trouve dans une situation, on perçoit de nombreuses informations à la périphérie : ce qui se passe à côté, la lumière, les bruits de fond, etc. Je veux que cela soit pareil au théâtre. C'est, selon moi, au public qu'il appartient de se concentrer sur tel ou tel signal. Cette relation me paraît plus saine : chacun fait son propre focus et construit sa propre histoire. D'autant que je n'entends pas jouer pour une masse, mais pour chaque individu. Le lieu où l'on joue est très important car je cherche des connexions directes avec le public. Le Cloître des Carmes, où nous allons jouer *Place du Marché 76*, est à cet égard idéal.

Comme nombre de vos spectacles, *Place du Marché 76* mêle autant les langues que les registres artistiques.

Le spectacle est bilingue. Au Festival d'Avignon, 80% du texte sera joué en français, le reste le sera en anglais. Il s'agit d'un choix politique. Je suis d'abord un écrivain flamand. J'écris donc en néerlandais. Mais j'entends rarement mes textes dans ma propre langue. Ils sont toujours traduits en français, en anglais, en espagnol, en allemand. Je détruis volontairement mes armes pour devenir européen. L'Europe est pour moi la seule issue. Ce n'est, d'ailleurs, pas un hasard si neuf nationalités sont représentées au sein de la Needcompany.

La question de la communauté, de sa cohésion et de sa diversité, semble vous préoccuper aussi bien dans le quotidien de la compagnie que dans vos œuvres.

Je suis convaincu que nos sociétés occidentales ne peuvent pas continuer dans ce repli sur elles-mêmes. Prétendre que le multiculturalisme a causé la faillite de nos sociétés, comme le font plusieurs de nos dirigeants politiques, me paraît criminel. Pourquoi sommes-nous aussi crispés face à l'expression de cultures différentes ? En Flandre, le parti séparatiste, dont le maire d'Anvers est président, gagne du terrain dans toute la Belgique, notamment en alimentant cette angoisse face à l'autre, face à la différence. Je pense qu'il appartient à chacun de tenter de désamorcer cette peur. C'est peut-être encore plus vrai pour les artistes que pour les autres.

Propos recueillis par Renan Benyamina

田◎×

PLACE DU MARCHÉ 76

TEXTE DE **JAN LAUWERS**

CLOÎTRE DES CARMES

durée 2h20 - spectacle en français et en anglais - surtitré en français et en anglais - première en France

8 9 11 12 13 15 16 17 à 22H

texte, mise en scène et images **Jan Lauwers** musique **Rombout Willems** (printemps, été), **Maarten Seghers** (automne), **Hans Petter Dahl** (hiver)

costumes **Lot Lemm** dramaturgie **Elke Janssens** assistanat à la chorégraphie **Misha Downey**

avec **Grace Ellen Barkey**, **Anneke Bonnema**, **Hans Petter Dahl**, **Julien Faure**, **Yumiko Funaya**, **Benoît Gob**, **Sung-Im Her**, **Elke Janssens**, **Jan Lauwers**, **Romy Louise Lauwers**, **Emmanuel Schwartz**, **Maarten Seghers**, **Catherine Travelletti**

production Needcompany

coproduction Ruhrtriennale (Bochum), Burgtheater (Vienne), Holland Festival (Amsterdam)

avec le soutien des Autorités flamandes

Le texte et la musique de *Place du Marché 76* seront publiés aux éditions Actes Sud-Papiers en juin 2013.



TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES

I WANT (NO) REALITY

NEEDCOMPANY ON LIFE AND ART

film d'**Ana Brzezińska**

UTOPIA-MANUTENTION

(voir page 147)